

Jean Guittou  
Jean-Jacques Antier

LE LIVRE  
*de la*  
SAGESSE  
*et des*  
VERTUS  
RETROUVÉES



Perrin

02363194X

JEAN GUTTIN  
de l'Académie française  
JEAN-JACQUES ANTER

LE LIVRE  
DE LA SAGESSE  
ET DES VERTUS RETROUVÉES

16

D1

1999-18795

1777-1778

LE LIVRE DE LA SAGESSE  
ET DES VERTUS RETROUVÉES

1777-1778

JEAN GUITTON  
*de l'Académie française*  
JEAN-JACQUES ANTIER

LE LIVRE  
DE LA SAGESSE  
ET DES VERTUS  
RETROUVÉES



PERRIN

DL-19 05 1998 21330



© Librairie Académique Perrin, 1998  
ISBN, 2.262-01299-7

À Marie-Louise  
À Yvette

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO  
LIBRARY

« Je n'ai pas peur de parler de morale. Le mot "morale" a disparu de notre vocabulaire, comme si c'était un mot qui faisait peur. La morale civique commence par la morale tout court. Le bien et le mal, le respect de l'autre, sont des valeurs qu'il faut enseigner en tant que telles, sans aucune réserve. »

Claude ALLÈGRE  
Ministre de l'Éducation nationale



« Je n'ai pas peur de perdre de l'argent.  
Le mot "morale" a disparu de notre  
vocabulaire, comme si c'était un mot  
qui faisait peur. La morale est  
connue par le monde sans écrit. La  
bien et le mal, le respect de l'autre, sont  
des valeurs qu'il faut enseigner en tant  
que telles, sans aucune réserve. »

Charles A. Johnson

Ministre de l'Éducation canadienne

## *Avant-propos*

### Faire naître une espérance

Ce livre est né d'une conversation impromptue avec Jean Guilton, dans son appartement qui fait face au jardin du Luxembourg. C'était une de ces somptueuses soirées parisiennes de l'automne, où le soleil couchant teinte les arbres d'or et de pourpre. Une émotion intense me saisit, non pas à l'idée d'un monde végétal qui va mourir à cause de l'hiver, mais d'un approfondissement en vue d'une prochaine renaissance.

Soudain, le philosophe rompit le silence. Des paroles étranges sortaient de sa bouche. Il disait que des choses extraordinaires se préparaient en ce monde et il regrettait de ne plus y être quand cela se produirait. Il parlait de *mutation* de l'espèce humaine.

Fasciné, je contemplai le cher visage de ce presque centenaire, de ce sage qui m'avait tant apporté. Puis je vis passer une ombre dans son regard visionnaire. Inquiet, je demandai :

— Qui dit mutation dit souffrance ?

Il ne répondit pas. Son regard demeurait tourné vers l'intérieur. J'insistai :

— Que faudra-t-il faire ?

Il eut alors ce mot :

— Revenir à l'éthique. S'y accrocher comme à un radeau dans la tempête. Une nouvelle arche de Noé !

*L'éthique.* Ce mot ancien souleva en moi des réminiscences scolaires. Aristote, Spinoza ! L'éthique, la morale, la science des vertus, tout un monde oublié, mais comme on oublie les fondations d'une maison. On ne les voit pas, mais elles demeurent, fondement incontournable, un peu comme Dieu.

« Revenir à l'éthique. » Pendant des semaines, l'idée mûrit en moi. Puis, avec l'aide d'amis, elle germa. Un jour, je présentai au philosophe le synopsis du *Livre de la sagesse et des vertus retrouvées*. Son visage s'éclaira. Il sourit. Il revivait sa jeunesse de prof de philo dans un lycée, à Troyes, à Moulins, à Lyon, plus tard dans les universités, à Montpellier, à la Sorbonne. Puis il secoua la tête. Je m'attendais à ce qu'il dise quelque chose comme : « Je suis trop vieux ! »

Il se mit à réfléchir. Enfin, de cette voix haut perchée, un peu haletante, où la rapidité de la pensée essoufflait la parole :

— Oui, il faut parler de la sagesse, fondement des vertus ; retrouver les sources essentielles. Les faire jaillir.

Il hésita. Puis il reprit avec force :

— Mais aujourd'hui, on ne peut plus imposer. Il faut intéresser et faire naître une espérance. Montrer la vertu comme un beau paysage : un sommet neigeux, un lever de soleil, ou un coucher, comme ce soir sur le Luxembourg. La beauté ! La beauté, au fond, et la bonté, c'est la même chose. J'ai vécu pour cela.

Il dit encore :

— Un petit livre qui ne prétendrait pas apprendre

quelque chose, mais éveillerait les esprits à cette sagesse, sans laquelle il n'y a pas de bonheur, ni même d'existence.

L'enthousiasme me gagnait.

— Un livre d'avenir ! À travers la présentation d'une sagesse oubliée, exposer les problèmes passionnants de ce troisième millénaire, qui n'est sombre que pour ceux qui démissionnent d'avance.

Il reprit :

— Nous sommes saturés d'information, comme jamais on ne l'a été. Cette surinformation finit par déstabiliser le mental. Ce qui manque, c'est le jugement, le discernement, la capacité de dire ce qui est bon et ce qui est mal. L'art de se conduire, après une synthèse objective de l'information. Pour cela, il faut acquérir une sagesse.

C'était parti. Il s'y donnait de tout son cœur, avec la joie d'un enfant. Il avait retrouvé une raison de *vivre* et soudain il s'écria :

— Il me faut réussir ma sortie !

Le travail commença. Je songeais à ce mot d'Albert Camus : « Jean Guitton apporte de la clarté aux idées les plus délicates et c'est un effet du grand style. Il met de la chaleur dans les abstractions et de la passion dans l'objectivité. C'est un effet de l'âme. »

Enfoncé dans un vieux fauteuil au velours usé, je l'écoutais.

— Ce qui est le plus en péril à notre époque, ce sont les attaches qui jadis reliaient l'esprit à la chose, l'homme à la nature, le fils à la mère, le citoyen à la patrie, les exercices de l'esprit à l'existence ordonnée, grise et splendide ; le pays, la terre, la religion vécue

dans le temps, l'*incarnation*, en somme, sous toutes ses espèces et ses formes.

Et *les vertus*. Non pas *la vertu*, terme vague, souvent hypocrite, mais tous ces efforts où le beau, le bien, le vrai s'incarnent dans une vie humaine, en créant de l'harmonie entre les êtres et les choses. Il poursuivit :

— Ce qui est refuge, sein, secours, asile, forêt, bois, terre, tout cela tend à disparaître. Nous n'avons plus de paix, mais des excès qui se succèdent et se compensent. Le respect, la pudeur, la mesure, la simplicité ont disparu. Et les mères.

— Pas seulement les mères. Les pères, aussi, et les maîtres.

— Oui. C'est pour moi un sujet de surprise et d'effroi. À l'heure où sur cette planète l'espèce pensante passe par une crise sans pareille, la plupart des guides de la pensée nous proposent un univers absurde, où tout se terminerait à rien. De nos jours, les peuples ont soif d'un autre aliment et la jeunesse se lasse du nihilisme. On ne peut pas vivre et survivre sans raison de vivre.

Il se leva, contempla avec nostalgie les rayons dégarnis de sa bibliothèque. Depuis un an il donnait tous ses livres, ses trésors ; il se détachait, il tendait vers l'essentiel. Il en tira un petit volume usé, chercha la page.

— Dans une lettre écrite à sa mère quelques jours avant sa mort sur le front de France, le 5 juillet 1914, Ernest Psichari disait : « La vie est difficile pour l'âme d'élite qui a le désir de bien faire et qui est seule. »

Et je pensais : « Si la vie est difficile pour l'âme d'élite et toutes les âmes de bonne volonté, elle l'est bien plus encore pour tous ceux qui cherchent sans

le savoir avec au cœur l'aspiration confuse d'un autre avenir. »

Ce fut un trait de lumière, un appel à poursuivre. Unir les concepts du philosophe (qui a aussi des émotions) et l'émotion du journaliste qui colle à la vie de tous les jours, telle était désormais l'ambition de ce livre.

### *Où va l'humanité ?*

Je n'avais pas oublié l'intuition prémonitoire qui l'avait fait naître : *la mutation*. Je demandai :

— Où va l'humanité ?

— Elle est à la veille d'une transformation majeure. Oui, une mutation. Proposition optimiste. Les pessimistes, quant à eux, pensent qu'elle court à la catastrophe, à une autodestruction générale, à un suicide collectif. C'est dire que la survie de ce phénomène aléatoire qui s'est emballé, la vie humaine, n'est pas acquise d'avance, car le progrès moral et spirituel n'a pas suivi le progrès technologique, matériel et intellectuel. Tenons-nous-en aux faits pris dans le temps en considérant la dynamique de notre évolution. Il a fallu cent mille ans à l'homme préhistorique pour créer un outil et inventer le feu. Tout se passait alors comme dans les sociétés d'insectes, où rien ne bouge. Puis l'homme prit son destin en main et inventa *le progrès*. Il fallut tout de même cinquante ans pour passer de la voile à la vapeur. Aujourd'hui, une auto, un avion, un ordinateur sont dépassés en quelques années.

— Et cela vous fait peur ?

— Cela m'interroge. On assiste à une accélération

exponentielle du savoir, dans tous les domaines. Grâce aux moyens de communication de plus en plus rapides, l'information est devenue instantanée et universelle. Tout a changé. On est passé de la civilisation de l'écrit à celle de l'image, bien que l'écrit demeure l'expression fondamentale de la pensée. Mais le support du savoir, qui était le papier, fait désormais une large place au disque laser, un seul CD ROM enfermant deux cent mille pages de livres, accessibles à tous. Parallèlement, avec la machine, l'automatisation remplace de plus en plus la main humaine. Et demain, un homme seul, assis devant son ordinateur, aura accès à la totalité du savoir.

— Mais il n'y a pas de quoi être pessimiste. Au contraire !

— Bon en soi, ce processus du progrès technique, le règne des ordinateurs, la spécialisation à outrance, l'omniprésence des machines engendrent des nuisances qui finissent par mettre en péril la structure même de nos civilisations : chômage, fossé entre les peuples qui ont réussi leur décollage industriel et le tiers monde laissé-pour-compte, pollutions engendrées par le machinisme, par la recherche du rendement agricole et par le nucléaire, surarmement des nations, surpopulation des pauvres face à la régression démographique des riches, menace du terrorisme, l'arme imparable des pauvres, on est partout dans le superlatif. Et, ce qui est plus grave encore, face au progrès technique exponentiel, la race humaine ne connaît presque aucun progrès d'ordre moral.

*Vers une mutation, mais laquelle ?*

Il perçut mon angoisse. Il la ressentait lui-même, comme l'exprimaient sur les murs les visages des philosophes qu'il avait peints : Paul Valéry, Teilhard de Chardin, Heidegger, Bergson. Il reprit :

— L'humanité est confrontée à une situation qu'elle n'a jamais connue. On ne sait pas ce qui nous attend et on n'a pas de modèle pour affronter ce péril. Il reste très peu de temps pour s'y préparer. Nous entrons les yeux fermés dans un temps métaphysique. Or cela, personne ne veut en entendre parler. On préfère demeurer dans ce que Pascal appelle « les solutions de divertissement ».

— Est-ce votre réponse à la question : « Où va l'évolution ? »

— Oui. On constate que le vivant évolue vers une complexité croissante, accompagnée, chez l'homme, d'un éveil puis d'un élargissement de la conscience. Je suis de ceux qui pensent que la plus haute conscience culmine dans l'expérience mystique.

— On est donc aux antipodes d'une évolution purement technologique ?

— Je n'en critique que les excès.

Je risquai :

— Les sages suggèrent d'arrêter le progrès, de faire une pause, pour permettre à la conscience morale de rattraper son retard.

— S'arrêter ? Impossible, puisque tout le monde n'a pas tout. Quelque chose, ou quelqu'un, nous force en coulisse à avancer. Nous avons la démangeaison des ailes, comme disait Socrate. Nous ne naviguons plus sur un large fleuve tranquille. Il est devenu un torrent



resserré entre deux falaises, sans échappatoire possible. On ferme les yeux, on se bouche les oreilles. Mais les plus éveillés, sens en alerte, entendent déjà le grondement de la cascade, le Niagara vers lequel le fleuve Vie se précipite.

— Vous l'entendez ?

— Oui. Les signes négatifs abondent. Ils montrent la nécessité de changer. Ils disent : « Cela ne peut plus durer : les inégalités, l'incapacité de la société qui se prétend la plus avancée du monde de donner un emploi à ses jeunes ; les villes inhumaines entourées de banlieues désespérées ; l'éclatement de la famille, la dégradation des mœurs, la corruption des édiles, la violence, le racisme et la haine. Il est significatif que l'*automation*, progrès matériel décisif, au lieu de produire des loisirs utilisés par tous pour se cultiver, pour vivre en profondeur et découvrir la richesse de notre monde intérieur, redécouvrir l'amour, produise au mieux une majorité de gens gavés, abêtis par la télévision, au pire des laissés-pour-compte, graines de révoltés, de drogués, de délinquants. J'excepte une petite minorité d'êtres qui ont su garder et développer les vraies valeurs.

Je suggérerai :

— En fait, ce qui est menacé par ce progrès exponentiel, ce ne sont pas seulement les *existences* : les corps, les villes, les nations ; mais aussi les *essences*.

— Oui. L'*essentiel* est mis en question. Non seulement notre modèle physique de l'univers, sa vision mécanique et matérialiste, remise en cause par la théorie quantique ; mais aussi l'amour, la famille, la procréation, la vie, l'éducation, la culture, le sens de la

vie, la définition de la nature humaine et naturellement Dieu, cause première et dernière.

Pour la première fois, le mot qui le hantait était prononcé. Je risquai :

— Si, comme nous l'espérons, le monde n'est pas régi par le hasard, on peut se demander pourquoi le Créateur, qui a autorisé le progrès matériel, ne l'a pas accompagné du progrès moral, pour éviter la confusion ?

— Chateaubriand a répondu à cette objection : « Les catastrophes terribles n'ont jamais manqué de suivre la corruption des mœurs. Dieu a peut-être combiné l'ordre physique et moral de l'univers de manière qu'un bouleversement de ce dernier entraînant des changements nécessaires dans l'autre. » Là est notre espoir.

*Quel est le but de la vie ?*

Je posai alors une autre question fondamentale :

— Mais quel est le but de la vie ?

Il hésita longtemps avant de répondre.

— En simplifiant, on pourrait dire que le but de la vie est la vie elle-même. En tant que créature physique, animale, j'ai soif d'exister, je recherche la vie, le plaisir, et je fuis la souffrance, la mort. Mais je suis plus qu'un animal. En tant qu'homme, être moral, je cherche le bien : le devoir, la justice, parfois la sainteté. En tant qu'artiste, je recherche le beau, qui est pour moi la splendeur du vrai et l'image du bien. En tant que philosophe, ma raison de vivre est le vrai. Les trois phases de l'idéal sont donc le bien, le beau, le vrai. Un mot résume tout cela : *l'amour*.

— Il est évident que l'amour est le but de la vie !

Mon enthousiasme le fit sourire.

— Mais qui est capable de réaliser le mot sublime de saint Jean : « Il suffit d'aimer » ?

— Les problèmes auxquels l'homme est confronté sont immenses. Et les questions : quelle est la réalité ? L'univers est-il une « machine », ou des faisceaux d'énergie mis en œuvre par une vaste pensée ? Quelle est la substance de la matière ? Où commencent et où finissent les frontières qui bornent notre réalité : l'infiniment petit dans l'atome, l'infiniment grand dans le cosmos ? Qui en est le créateur et qui gère le système ? Quel est le rôle de l'homme dans cet ensemble, le rôle de la chair, de la matérialité ? Et quelle est la substance de l'esprit ? Que signifie l'union de l'âme et du corps, ce mélange — ou cette cohabitation — apparemment impossibles ? Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ? Dès lors, quelle est la signification de l'univers et de la vie, la place de l'homme dans le cosmos, ma place, la vôtre ? Et la vie spirituelle, ce sommet côtoyant cet abîme infini ; la liberté, cette pulsion si fragile, si menacée ? Faute de pouvoir répondre à ces questions de base qui découragent l'homme de science et parfois le philosophe, on est bien obligé de se rabattre sur cette question pratique que nous posions : sommes-nous à la fin ou au commencement du monde ? Sommes-nous au seuil du néant ou de l'éternité, via une mystérieuse mutation ? Sommes-nous les derniers ou les premiers chrétiens ? Les derniers ou les premiers hommes ?

Sur le mur, un portrait de Pascal peint par Jean Guitton. Dans son regard passaient toutes les interrogations de l'humanité. Le philosophe poursuivit :

— Tout plaide en faveur de la seconde hypothèse, même si nous ne savons pas encore ce que nous serons demain. Et puisqu'il est donné à l'homme de choisir entre l'*absurde* de la négation et le *mystère* du oui consenti à l'amour, je choisis le mystère, je choisis le Tout plutôt que le Rien, je choisis l'Amour, le plus grand événement de la condition humaine, la mutation par excellence, non pas imposée, mais offerte ; je choisis la joie et le bonheur. Je choisis l'existence, cette essence si vulnérable et pourtant indestructible. Je choisis la liberté.

— « Je choisis tout ! » disait Thérèse Martin.

— Je me prépare ainsi à accueillir la mutation, dans le désir, le tremblement et l'espérance.

### *Périr ou muter vers le haut*

Cette idée du libre choix entre l'absurde et le mystère me tourmenta toute la nuit. L'emballement du progrès scientifique, accompagné de la dégradation des mœurs, ne pourrait pas se poursuivre longtemps avec la même accélération. Et ils auraient bientôt pour résultat de faire surgir, dans cette clarté éblouissante que donne l'abîme, la nécessité d'un choix entre le néant et l'être. L'humanité n'avait plus que deux voies devant elle : ou périr ou s'élever, se transformer ; la jeunesse s'épuiser par le sexe, la drogue, les excès de toutes sortes, ou redécouvrir l'Amour, source de toute espérance.

Quand je le revis le lendemain, le philosophe m'accueillit joyeusement :

— Il faut d'abord examiner ce qui doit disparaître : l'éphémère, la mode, les excès ; et ce qui doit apparaître. Garder les trésors du passé dans ce qu'ils ont d'essentiel et de permanent, l'évolution graduelle, la continuité. Nous adapter à l'éternelle jeunesse des générations tout en préservant l'essence, et son élan créateur. Maintenir une certaine idée de l'homme, comme un pilote la direction du navire dans la nuit ; sauver et savourer l'essence.

— Soyons clairs. Il n'y a pas une mais deux mutations à venir : promouvoir l'esprit qui doit prendre le pas sur la matière, et promouvoir l'amour.

— Promouvoir l'esprit par l'amour, et réciproquement. Cette option optimiste, exaltante, implique notre participation active et personnelle. Étant créés libres, nous ne serons pas « sauvés » sans nous. Et pour franchir le seuil fatal, on ne pourra plus s'en tenir à des solutions de compromis. Il n'y aura que deux manières de résoudre les problèmes posés par la survie de notre espèce : la *subversion* ou la *conversion*. C'est à dire l'état de trouble générateur de chaos et de mort, ou le passage à une organisation du monde enfin harmonieuse, c'est-à-dire spirituelle et fraternelle ; amoureuse.

Je songeai : « Voici deux mille ans, délai infime par rapport à l'existence de l'espèce humaine, le Christ est venu, envoyé, dit-on, par les dieux, ou par Dieu — peut-être était-il Dieu lui-même, épouvanté par les résultats de sa création — pour nous donner cette clé, qui s'appelle l'*amour*. » Je demandai :

— Comment franchir ce passage ?

— Je vous l'ai dit : par un retour à la vertu.

— Ce mot n'est pas très à la mode !

— Il l'a longtemps été. Il le redeviendra, autant par goût que par nécessité. Partout dans le monde, l'argent de la corruption tente d'étendre son empire. Les vertus sont comme les briques qui composent la demeure morale.

— Encore un terme qui ne passe pas.

— Il s'agit de savoir si on veut le plaisir ou si on veut la vie.

— On veut les deux et c'est bien légitime.

— Il s'agit donc de choisir un certain plaisir qui ne soit pas en opposition avec les lois de la vie et sa mystérieuse finalité. Il s'agit de redonner à la vertu une fraîcheur, à la sagesse un dynamisme, à la morale une splendeur. Les fruits escomptés apporteront la joie. Qu'on le veuille ou non, il faut faire un choix.

Je murmurai :

— Un choix. Dans la vie, face aux pulsions, nous sommes en permanence confrontés à des choix où l'on fait appel à la prudence, à la raison. Selon que le choix est bon ou mauvais, on récoltera le rire ou les pleurs. Mais que signifie aujourd'hui la sagesse ?

— Être sage, c'est savoir choisir entre le bien et le mal, ou tout au moins entre le moindre mal et le plus grand mal, entre ce qui réussit et ce qui échoue. Savoir discerner.

— Ce qui n'est pas donné à tout le monde. Pourquoi ?

— Le discernement n'est pas donné, il s'acquiert. Aujourd'hui, le mot « morale » revêt en effet une consonance négative parce qu'il implique une contrainte qui semble aller à l'opposé du rêve de liberté. La difficulté vient de ce que la morale, la règle,

la vertu, sont les conditions pour accéder à la liberté, la vraie, et finalement au seul bonheur durable.

— Mais on ne veut pas passer par ces conditions. Selon le mot de Mai 68, on veut tout, tout de suite et sans effort et « il est interdit d'interdire ». D'où cette vague de permissivité. Comment en est-on arrivé là ?

— Pour accéder à l'âge adulte, l'enfant doit penser par lui-même. Ce passage difficile implique des remises en cause. On doute un peu, beaucoup. Bref, on doute.

— Et dans le doute, on ne croit plus à rien.

### *Le doute engendre la permissivité*

Le philosophe jeta un coup d'œil sur un petit tableau représentant un visage malicieux de femme symbolisant l'« ambiguïté ». Puis il reprit :

— Il est politiquement à la mode d'être permissif, c'est-à-dire de ne plus être intransigeant. Aux certitudes religieuses, morales et scientifiques d'autrefois tend à se substituer une sorte d'inquiétude et d'incertitude. Le doute est aussi à la mode, à l'image des nouvelles théories de la physique des quanta. Même dans les Églises on n'enseigne plus une vérité absolue venue de Dieu, qui valait jadis aux catholiques le reproche d'intolérance. Certains vont plus loin encore, remettant en cause tout ce qui dans la morale vient de la loi et des conventions les plus sacrées selon l'apparence : les liens domestiques, les règles de la conduite entre hommes et femmes, l'usage des biens, la propriété, l'éducation, les espérances et les rites de la religion, l'idée de la dualité humaine et de la faute, en somme

toutes ces superstructures que l'on confondait peut-être avec la Vérité.

— Sous prétexte de respect de la personne humaine, de libéralisme et de liberté, nous allons jusqu'à vanter ce que hier encore nous méprisions chez nos adversaires. N'ont-ils pas beaucoup à nous apprendre ?

— Mais alors, tout paraît entaché du doute. Nous avons perdu confiance en ce qui jadis faisait notre fierté et assurait notre paix, puisque nous possédions la vérité en plénitude. Et nous avons progressivement cessé d'y croire : certains points obscurs de la foi ; tout ce qui dans la morale paraissait attenter à la liberté, tout ce qui pouvait choquer les gens athées ou débauchés. N'ont-ils pas eux aussi le droit de vivre selon leur « morale » à eux, même si elle est égoïste ? Nous avons rejeté le sens du péché, le jugement divin après la mort, la nécessité, en tout cas l'utilité du sacrifice, l'acceptation de la souffrance. Du moins, si nous adhérons encore secrètement à ces « vertus », nous n'en parlons plus.

— Eh bien, parlons-en, sans honte ni complexe. Notre but sera de suivre le conseil de saint Paul : tout examiner et garder ce qui est bon, ce qui réussit. On sortira ainsi du doute rongeur et l'on forgera des caractères adultes, aptes à la vie et au bonheur.

Jean Guitton répliqua avec force :

— Il ne s'agit pas de maintenir à tout prix les pans vermoulus de la tradition, mais de renouer avec la tradition de la raison, avec le legs de la morale naturelle ; toute cette fidélité à la tradition antique gréco-romaine et judéo-chrétienne, qui a donné, dans cette civilisation occidentale, une part de bien qu'il faut préserver :



liberté, générosité, droits de l'homme, fraternité, sincérité, justice, honneur, les racines du respect de soi et des autres, l'amitié. Se refuser à admettre que l'égoïsme et la médiocrité puissent l'emporter sur l'amour et sur l'intelligence. Cela exige que l'on renonce à prendre sa revanche et son repos dans la critique ; que l'on s'engage soi-même dans ce qu'on dit et dans ce qu'on fait. Qu'on nourrisse en soi l'expérience du meilleur, que l'on garde comme un bien sacré le désir d'accomplir de grandes choses en commun.

#### *Les jeunes et la morale*

Cependant, une question ne cessait de m'interpeller.

— Les jeunes accueilleront-ils ce message ? Lorsqu'on les interroge, on perçoit chez eux une aspiration au bonheur, à la vie, mêlée à une profonde angoisse.

— La jeunesse qui réfléchit a toujours été plus ou moins angoissée.

— Mais elle avait des repères qui lui permettaient de s'équilibrer. Aujourd'hui, sauf exception (on pense aux Journées mondiales de la jeunesse), elle n'en a plus guère. Elle ne reconnaît plus aucun guide, aucun maître. Alors, les problèmes de la vie : le travail, la politique, le monde, l'écologie, lui paraissent insolubles. Quant à la tradition qui avait soutenu ses aïeux, elle lui semble lointaine, inadaptée aux temps nouveaux.

Jean Guitton laissa errer son regard un instant et répondit :

— La morale apprend à l'enfant que sa liberté

s'arrête là où commence celle des autres. Autrement, il n'y aurait pas de vie sociale possible. Ce serait la loi de la jungle, où le plus fort dévore le plus faible. C'est un peu ce qui se passe dans certaines banlieues. Lorsque la morale, les règles du jeu, sont refusées par une forte minorité de révoltés, la loi de la jungle s'impose. La société n'est bientôt plus viable, elle va vers son autodestruction. L'insécurité entraîne la fuite des cadres, ce qui achève de déstructurer la société. La révolution, la mutation, c'est de substituer l'amour à la haine, le don de soi à l'égoïsme. Les jeunes comprennent parfaitement cela. Ils peuvent être si généreux lorsqu'ils adhèrent à un grand idéal !

Je risquai :

— Malgré des signes inquiétants de débordements, il me semble qu'au moins une sorte de morale utilitaire progresse dans le monde. Étant plus libres, les jeunes sont moins hypocrites, et certains comprennent que leur intérêt n'est plus dans le laisser-aller et dans la combine mais dans un changement radical de mentalité. Mais il faut aller plus loin. Semer chez les jeunes le goût de l'âpre, du fort, du difficile, voire du sacrifice, n'est pas une tâche impossible, à condition de s'y prendre tôt, ce qui implique qu'il n'y ait pas de démission parentale.

— Faire de la morale aux jeunes ne servira à rien si ce n'est sous-tendu par l'exemple des aînés et par leur amour désintéressé et discret. L'amour, c'est la clé pour en sortir, et pour muter.

*Faire de la morale ou donner de l'amour ?*

« Aime et tu vivras », dit le Dieu de l'Alliance. Ce que reprend saint Jean : « Nous savons que nous sommes passés de la mort à la vie parce que nous aimons nos frères. » Quand il reçoit un jeune paumé, un drogué, Stan Rougier se dispose d'abord à l'aimer : « Intérieurement je me répétais : "Seigneur, donne-moi de l'accueillir. Fais que je l'aime." Je me rendais compte que j'allais lui faire de la morale ! »

André Comte-Sponville exprime cette nécessité vitale de donner et de recevoir l'amour : « Nous n'avons besoin de morale que faite d'amour, et c'est pourquoi, de morale nous avons tellement besoin ! Mais nous n'en sommes pas capables, et nous ne ressentons ce besoin que par le peu d'amour, fût-ce de nous-même, qui nous a été donné, que nous avons su garder, rêver, ou retrouver. » Et il ajoute : « On ne naît pas vertueux, on le devient, par l'éducation, par la morale, par l'amour<sup>1</sup>. »

De nos jours, les connaissances submergent. Plus que jamais on aurait besoin non de savoir, mais d'exemples et d'idées lumineuses et simples, illustrant des principes directeurs. Il s'agit d'étudier dans l'expérience que nous offre l'humanité quelques points concrets. Les étudier avec acharnement et espérance.

Nous ne sommes pas deux à écrire ce livre. Nous y introduisons des témoignages de tous les auteurs qui nous font partager leur espérance et leur amour. Sans oublier, ici ou là, le clin d'œil du sceptique, du

1. André Comte-Sponville, *Petit traité des grandes vertus*, PUF 1995, pp. 294-297.

critique, du grincheux, du râleur, tant il est vrai que l'ombre est inséparable de la lumière. Et si nous recherchons les trésors de la tradition, c'est dans un esprit non conformiste.

On y trouvera une sagesse discrète, qui borne ses affirmations à l'expérience : une sagesse inspirée où tous les hommes, toutes les femmes de bonne volonté pourront se reconnaître, et plus particulièrement les « petites âmes », chères à Thérèse de Lisieux, douces, austères, discrètes, attentives à bien faire et à aimer.

Saint Paul était conscient de la difficulté de l'entreprise, lui qui écrivait humblement : « Je sais que le bien n'habite pas en moi, je veux dire dans l'être de chair que je suis. En effet, ce qui est à ma portée, c'est d'avoir envie de faire le bien, mais pas de l'accomplir. Je ne réalise pas le bien que je voudrais, mais je fais le mal que je ne voudrais pas. » (Rom., 7, 18, 19.)

Ce changement profond de soi, c'est cette lutte de tous les jours, avec des hauts et des bas. Chaque jour, la vie recommence, pour un nouveau départ, dans la certitude que le changement du monde commence par le changement de soi.

## Amour

*Mots associés* : passion, érotisme, affection, amitié, tendresse, bienveillance, charité. *Antonymes* : haine, indifférence, agressivité.

*Citations* : « Aime et fais ce que tu veux. La mesure de l'amour, c'est d'aimer sans mesure. » (Saint Augustin.) « Aimer, c'est se réjouir. » (Aristote.) « L'homme libre est une nécessité toute pleine d'amour. » (F. Nietzsche.) « L'amour est au travail, il est infatigable. » (Milan Kundera.)

*Définition* : L'amour (du latin *amor*) est un élan, physique, sentimental ou spirituel, qui porte un être vers un autre, en vue d'une jouissance ou d'un don. C'est le moteur de la vie : il la crée et il donne le plaisir. L'attraction sexuelle est commune à l'animal et à l'homme. Elle porte à la reproduction des espèces, mais chez l'homme elle peut être séparée de cette fonction. Elle risque alors d'être pervertie, mais elle peut aussi être transcendée.

On distingue trois types d'amour, susceptibles de s'imbriquer les uns dans les autres :

1. EROS (érotisme). C'est l'amour charnel, sexuel. Le désir physique de l'autre s'exprime par la passion amoureuse, vécue souvent dans le manque et la souffrance.

2. PHILIA (amitié). L'amour charnel évolue vers l'amour-tendresse. Il n'est plus seulement un instinct animal, ou une concupiscence. Il se donne. Il est joyeux, épanoui. C'est l'amour conjugal accompli et celui que l'on porte à ses enfants et réciproquement. C'est aussi l'amitié. Toutefois, il demeure plus ou moins intéressé.

3. AGAPÈ (charité). C'est l'amour donné sans recherche de contrepartie. Il est le bien par excellence. Les croyants trouvent sa source en Dieu, qui est amour.

Il y a donc opposition entre l'amour-éros de concupiscence et de convoitise, et l'amour-*philia*, ou *agapè*, qui sont amours de bienveillance et d'amitié. On veut du bien à quelqu'un, au lieu de le posséder. Les deux sentiments sont le plus souvent juxtaposés.

L'amour-éros n'est pas une vertu. « C'est une affaire de sentiment et non de volonté, dit Kant, et je ne peux aimer parce que je le veux, moins encore parce que je le dois ; il s'ensuit qu'un *devoir d'aimer* est un non-sens. » Effectivement, « l'amour ne se commande pas puisque c'est l'amour qui commande<sup>1</sup> ».

Mais au fur et à mesure que l'on avance dans la sagesse et la vertu, on se détache des désirs égoïstes, on s'élève aux degrés de l'amour. On n'aime d'abord que soi, puis l'autre, puis les autres. Ainsi, « la bienveillance naît de la concupiscence puisque l'amour naît du désir, dont il n'est que la sublimation joyeuse et comblée. Cet amour-là est une vertu : vouloir le bien d'autrui, c'est le bien même<sup>2</sup>. »

C'est l'idéal. « L'idéal de la sainteté », souligne Kant. Il nous guide et nous éclaire. C'est une vertu, puisque c'est une excellence. Et, miracle, « l'amour, qui accom-

1. A. Comte-Sponville, *op. cit.*, p. 294.

2. *Ibidem*, p. 349.

On connaît l'aphorisme : « *Il vaut mieux apprendre à pêcher à un homme que de lui donner un poisson.* » Ainsi ce traité de la sagesse et des vertus inspiré et renouvelé par l'espérance chrétienne a-t-il pour vocation d'aider les hommes et les femmes de bonne volonté à « pêcher » dans la vie et éviter les naufrages. Après s'être interrogé sur l'impasse où semblent nous conduire une science ou un progrès sans conscience, une société matérialisée et permissive, il réfléchit sur des vertus ou des comportements dans la vie, parmi lesquels l'amour, la chasteté, la charité, le courage, l'espérance, la fidélité, l'humilité, la miséricorde, l'obéissance, la persévérance, la prudence, la simplicité, la tolérance, etc. Ponctué d'anecdotes et d'exemples, accessible à tout public, l'ensemble est écrit avec humour ; c'est le contraire d'un catéchisme moralisateur ou d'un traité philosophique abstrait. Mais le fond ne le cède en rien. Jeunes et adultes à la recherche d'une règle de vie, d'une sagesse vivante, de repères oubliés ou détruits, y trouveront le vrai sens du bonheur, le bonheur retrouvé sur lequel le maître et le disciple dialoguent en final.

Le rôle de Jean-Jacques Antier a été de révéler la pensée intime de Jean Guilton, comme il l'a fait dans *Les Pouvoirs mystérieux de la foi*. A chaque page éclate l'esprit original du philosophe : charité, foi inébranlable, sous-tendue d'un doute constructif. On retrouve ici le grand penseur et écrivain salué par Albert Camus : « *Il apporte de la clarté aux idées les plus délicates.* » Paul VI disait de ses livres : « *Le soir, quand je suis fatigué, j'en ouvre un pour me donner un peu de fraîcheur.* » Telle est aussi l'ambition de cet ouvrage.

*Jean Guilton et Jean-Jacques Antier se connaissent depuis vingt ans. Une même admiration pour Marthe Robin les a réunis. Ainsi Jean Guilton avait-il préfacé la biographie qu'avait consacrée Jean-Jacques Antier à la stigmatisée de Châteauneuf-de-Galaure (Marthe Robin, le voyage immobile). Ils s'étaient retrouvés pour publier chez Perrin Les Pouvoirs mystérieux de la foi, en 1993.*

ISBN 2-262-01299-7



9 782262 012991

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 7531 00136627 8

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX<sup>e</sup> siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

\*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012.

Avec le soutien du

